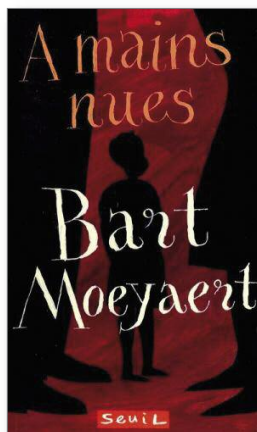
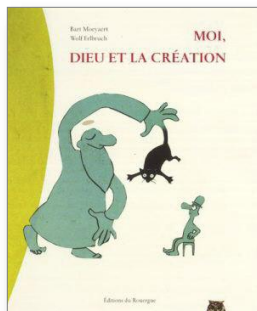
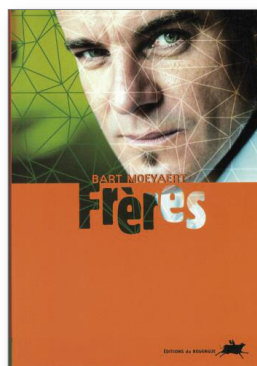
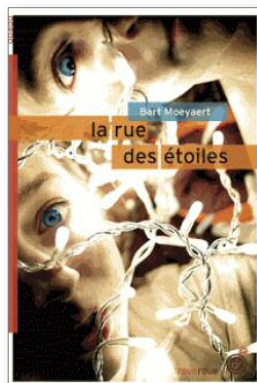


BART MOEYAERT



REPÈRES

1964 : Naissance à Bruges, en Belgique flamande.

1983 : *Duo avec fausses notes*, son premier livre, autobiographique, est très remarqué.

1990 : Travaille pour le groupe Averbode (groupe de presse jeunesse largement diffusé dans les écoles belges et hollandaises)

1995 : Quitte Averbode et se consacre à plein temps à l'écriture.

1999 : Première publication en France (dans la collection Fictions dirigée par Claude Gutman au Seuil).

2003 : Début de sa collaboration avec les éditions du Rouergue.

2016 : La Flandre et la Hollande, invitées d'honneur de la foire de Francfort, lui confient la direction artistique de cette manifestation.

SES 5 LIVRES PRÉFÉRÉS

- *À mains nues*, trad. Anne-Marie de Both-Diez, Le Seuil, 1999.
- *Moi, dieu et la création*, trad. Daniel Cunin, Le Rouergue, 2003.
- *C'est l'amour que nous ne comprenons pas*, trad. Daniel Cunin, Le Rouergue, 2005.
- *Frères, Frères*, trad. Daniel Cunin, Le Rouergue, 2008.
- *La rue des étoiles*, trad. Daniel Cunin, Le Rouergue, 2012.



Bart Moeyaert

L'âge des possibles

Publié pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans, Bart Moeyaert n'est découvert en France que des années plus tard. Une toute petite partie de son œuvre, rédigée en néerlandais, est aujourd'hui disponible en français. Rencontre avec un homme qui n'a jamais quitté l'âge de tous les possibles, celui aussi où tout est difficile...

Propos recueillis Anne-Laure Cognet, le 4 décembre 2008

Anne-Laure Cognet : Pour commencer, parlons de la manière dont tu as commencé à écrire.

Bart Moeyaert : Quand j'ai écrit mon premier livre, j'avais neuf ans. J'étais malade, j'avais des poumons qui ne marchaient pas très bien, alors je devais me reposer. Je savais taper à la machine. J'ai écrit une histoire, mise en chapitres, en pensant à un vrai roman. Mais les chapitres n'avaient qu'une seule page. L'histoire s'appelait *L'Enfant aux médicaments* parce que mon problème, c'était que je ne pouvais pas avaler les médicaments. Alors j'ai écrit ce roman de douze pages. J'avais aussi écrit un autre livre, dont je me souviens très bien, après avoir vu un dessin dans un journal : une jeune femme avec un grand chapeau. Elle portait des valises, elle n'était pas par terre, elle flottait. Je me suis dit : « C'est formidable, de sauter comme ça avec des bagages ! » J'ai découpé l'image et j'ai écrit un livre qui s'appelait *Barbara va en Amérique*. Elle fait ses valises et elle part pour Bruxelles prendre l'avion. Mais une fois à Bruxelles, en page 3 du livre je crois, l'histoire était finie, parce que je n'avais jamais pris l'avion, je ne savais pas raconter la suite ! J'ai appris à ce moment-là qu'on ne peut écrire que sur des choses que l'on connaît. Je dois préciser que je viens d'une grande famille puisque j'ai six frères. Mais je ne jouais pas avec eux, ils me mettaient à part. Je pouvais regarder, mais de loin ; écouter, mais me taire. Je ne me suis jamais senti seul, mais l'adolescence a pour moi été un moment difficile. À cette époque, je ne pouvais pas parler à mon père et à ma mère de ce que je ressentais, parce que mes parents étaient déjà vieux. Moi je voulais une vraie conversation, mais ça n'était pas possible. Parfois mes parents disaient : « Mais tu en fais une grande histoire, de ta puberté ! » En effet, pour moi, c'était une grande histoire, parce que je ne me sentais pas bien dans ma peau. Mes frères ne me voyaient pas, ma classe ne me voyait pas ; j'étais dans une classe où il n'y avait que des garçons, où ressentir était un mot interdit. Dire « je sens », c'était un truc de fille. Alors j'ai commencé à écrire un journal intime. Ça n'était pas trop normal pour un garçon, mais ça m'était égal. J'avais lu un livre, que je n'ai jamais retrouvé : il s'agissait du journal de bord d'un garçon qui fait un tour du monde sans ses parents, sur un bateau. Je trouvais que

c'était une vie exceptionnelle ! Je voulais cette vie, moi aussi. Plein d'espoir, j'ai commencé par acheter le plus beau cahier que je pouvais trouver, même si ce n'était qu'un cahier de brouillon, et j'y écrivais ma vie. Comme le garçon sur le bateau. J'étais à l'école, j'étais à la maison, j'allais acheter du pain... Il faut bien avouer que ça n'était pas très passionnant.

Après quelque temps, je me suis dit : « Il me faut une vie plus intéressante, avec des accidents, avec beaucoup de morts, de problèmes à l'école... » Et soudainement, elle était là ! Elle, dans ma classe. Une fille qui n'existait pas, qui s'appelait Judith et que j'étais le seul à connaître. Elle n'existait pas, mais moi, j'en étais amoureux et elle était amoureuse aussi. Personne ne savait que j'écrivais un roman. Moi-même je ne le savais pas. Je le faisais, simplement. Trois cahiers et presque trois ans plus tard, j'ai tout tapé à la machine à écrire et j'ai dit à mes parents : « J'ai écrit un roman, 142 pages. » Mon père lisait le journal et a dit : « C'est beau, c'est très bien. » Ma mère repassait et a dit : « Oh ! Comment tu as fait ? C'est très bien ! » C'était normal pour eux. Chez nous, avec sept enfants, le pire était de ne rien faire. Quand on ne faisait rien, mon père était vraiment fâché. Alors écrire un livre, c'était très bien. Il faut dire que mon père écrivait des livres scolaires sur le néerlandais et sur l'Histoire. Il avait donc une maison d'édition qui publiait ses livres. Je savais depuis toujours qu'un écrivain a une maison d'édition. Alors l'idée d'envoyer mon livre à un éditeur était normale. Je n'ai même pas dit à mes parents que j'allais le faire. J'ai choisi ma maison d'édition préférée, pour la jeunesse. J'ai posté mon roman. Je ne dis pas mon roman pour la jeunesse, parce que j'avais écrit un roman sans savoir pour qui. La première maison d'édition a dit non. Puis un jour, dans le journal, j'ai vu la photo d'un jeune homme qui souriait aux photographes et, au-dessus, il y avait écrit : « Je suis toujours à la recherche de nouveaux talents. » Il s'agissait d'une maison d'édition vraiment vieillotte, dont je n'aimais pas les livres. Mais l'homme venait d'arriver et voulait changer les choses. Je lui ai écrit : « Monsieur Norbert Vranckx, est-ce que vous voulez lire mon roman ? » Six mois plus tard, j'ai reçu une lettre. Il disait : « On va le faire, probablement. » Je suis

allé voir une personne qui travaillait pour la maison d'édition et qui disait « probablement » parce que le livre était plein de fautes de néerlandais. Il y avait aussi des détails qui ne marchaient pas et le titre était mauvais. En rentrant chez moi je me suis dit : « Non, je ne vais pas changer ce titre, je vais changer tout le livre. » Et en 1980, j'ai passé mon été dans ma chambre, à refaire mon livre. Quand je l'ai renvoyé, ils ont dit : « Oui, oui, oui, on va le faire. » J'avais dix-neuf ans.

De quelle maison d'édition s'agissait-il ?

Averbode, une maison flamande. Norbert Vranckx m'a guidé pendant quatre livres. C'était difficile, parce qu'il exigeait que j'écrive pour les enfants entre douze et seize ans, il disait que c'était ça mon public. Et moi, je détestais que l'on me mette comme ça dans une case. Je n'avais pas écrit le premier roman comme un livre pour la jeunesse. Pour le troisième, *Embrasse-moi*, je me mettais parfois en colère. Avec un éditeur, tu peux avoir des discussions, c'est normal. Mais là, c'était des querelles où les portes claquaient. Finalement, il a fallu se rendre à l'évidence que c'était comme un mariage qui ne marche plus. Alors, en 1995, j'ai quitté la maison d'édition. Ça a été vraiment douloureux. J'ai changé pour une maison d'édition aux Pays-Bas : là, j'avais un autre public, plus grand, et je pouvais faire ce que je voulais, parce qu'ils publient des livres pour les très jeunes, des albums et des romans pour adultes.

Cette maison aux Pays-Bas, c'est Querido¹. Quels sont tes liens avec Jacques Domen, qui dirige Querido depuis trente ans ?

Avec Jacques, c'était merveilleux. Vous connaissez l'auteur anglais, Aidan Chambers ? Il a écrit *La Danse du coucou*, paru chez Point Virgule il y a quelques années. C'est un auteur qui a changé ma vie. J'ai lu ce livre quand j'avais vingt ans. D'abord c'était un livre sur deux garçons qui s'entendaient bien, pour ne pas dire qu'ils s'aimaient. Et pour moi, c'était une gifle : ça peut arriver ? Et puis, j'avais appris que dans une histoire, il y a un début, une fin et un milieu. Et cette histoire-là au contraire, c'était comme un kaléidoscope, avec des voix différentes : pour la première fois, je comprenais que tout est possible dans un livre.

Je suis allé en Grande-Bretagne rencontrer Aidan Chambers, grâce à Jacques Domen. Je me souviens d'être arrivé là-bas comme étudiant, et quand je suis reparti après cet entretien, j'étais adulte. On a parlé pendant trois jours sur tout et sur la littérature. Jacques m'a ensuite proposé d'écrire pour sa maison d'édition. C'était un choc, parce que c'est comme si Gallimard ou les frères Goncourt eux-mêmes te disaient : « Tu es toujours le bienvenu chez nous. »

Et à partir de ce moment-là, tu as pu publier ce que tu voulais sans barrière d'âge ?

Oui, soudainement, les portes s'ouvraient.

À *mains nues* a été publié par Le Seuil en France, je crois ?

Oui, mais *À mains nues* n'a pas bien fonctionné en français. La traductrice n'avait pas bien aimé le livre et sa traduction en a souffert. C'est mon livre, mais ça n'est pas vraiment mon roman.

C'est vrai que quand on reprend le livre, on ne retrouve pas le Bart Moeyaert tel qu'on le connaît. Aujourd'hui, Daniel Cunin est ton traducteur officiel quelle que soit la maison d'édition.

Oui. Après l'avoir rencontré une fois, deux fois, trois fois, je sais qu'il me comprend, qu'il comprend mon langage, mon style, mon ton, ma musique et tout est bien. Daniel avait lu *À mains nues* et certains de mes autres livres en néerlandais. Je ne le savais pas, car lui était seulement en contact avec les éditions du Rouergue. Une année, j'ai été invité au Salon du livre de Paris pour participer à un débat. J'y ai rencontré Danielle Dastugue², la directrice du Rouergue, que je ne connaissais pas et qui m'a proposé d'écrire pour sa maison (Daniel lui avait déjà parlé de moi, ce que j'ignorais). Un an plus tard, mon premier roman traduit par Daniel Cunin était publié au Rouergue.

Toi-même, tu as une activité de traducteur vers le néerlandais³ ?

C'est vrai. Pour que cela fonctionne bien, je dois avoir un rapport avec l'écrivain, sinon je ne le traduis pas. Car au final, mon nom est dans le livre, je veux être fier de ce que je fais. Il y a quelques auteurs que je peux traduire facilement, comme

Chris Donner, j'aime bien ce qu'il fait, j'aime son rythme, son humour ; et Jürg Schubiger⁴. Lui, j'adore : pour moi, ce n'est même pas traduire ; poser son livre à côté de mon clavier, c'est formidable ! On a une vraie proximité.

Dans tes romans que nous connaissons, il y a un thème commun, un univers autour de la famille. Avec des histoires d'enfants en interaction avec des adultes, qui évoluent parfois dans deux mondes parallèles, mais entre ces deux mondes, il se passe des choses... Un exemple, ce serait *Oreille d'homme*.

Je pense que je suis resté à l'époque où je trouvais que tout était difficile, entre douze et vingt ans. Comment dire ce qu'on veut dire vraiment, par exemple. Mais c'est aussi le moment de la vie où tu peux faire ce que tu veux faire, tu peux choisir ce que tu veux choisir, toutes les chances sont là. C'est drôle parce que, comme adulte, quand tu as ta femme, ton homme, tes enfants, ta voiture, tu vas bâtir une maison et tout le futur est écrit. Mais, au contraire, moi je trouve encore que l'enfance et la puberté, qui peut durer très longtemps, sont les plus beaux temps de la vie. L'enfance, c'est découvrir beaucoup, y compris les douleurs et la tristesse, mais aussi découvrir tous les sentiments dans leur vrai sens. C'est pour ça que mes personnages sont des enfants ou des adolescents.

Tu parles aussi beaucoup de l'idée de la « vraie » frontière, qui construit chaque roman.

Ce qui me choque parfois, c'est que beaucoup de gens ne dépassent pas leurs frontières. Moi, je veux voir des choses que je n'ai jamais vues, je veux être choqué, parce que ça fixe les frontières, ou pas. Je veux être en changement et en mouvement, autrement, je peux mourir je crois. Beaucoup de gens ne veulent pas voir cette frontière, parce que c'est trop bouleversant. Passer les frontières, c'est ce que nous devons tous faire, je trouve.

Dans *Nid de guêpes*, on est plutôt sur une idée de frontière intérieure et extérieure pour le personnage, Suzanne.

C'est un livre de 1992, et c'est la première fois qu'un personnage décide quelque chose, non pas parce qu'elle le veut, mais parce que la situation est in-

tenable, elle doit le faire. Ça correspond à ce qui se passait dans ma propre vie à ce moment-là : écrire des livres, dépasser mes frontières. De plus en plus, mes personnages réagissent dans mes livres, parce que c'est comme ça dans ma vie : quand je touche quelque chose, le monde change. Quand je ne fais rien, le monde ne change pas. C'est l'histoire d'une pierre dans la rivière. C'est simple, je trouve.

Comme lieu très important dans tous ces livres, il y a la cuisine, un endroit très présent dans tous tes romans.

Ce n'est pas forcément très intéressant à expliquer, mais je vais le faire. Mon père était plutôt sévère, et je ne comprenais pas pourquoi quand j'étais enfant. Mais avec sept garçons, je sais maintenant qu'il devait y avoir des règles très claires. Mon père travaillait beaucoup, il était inspecteur des écoles, il n'était pas souvent à la maison et quand il était là, il fallait faire silence, lui laisser sa chaise, etc. Alors on allait dans la cuisine pour parler, là c'était le territoire de ma mère. Dans ma mémoire, c'était un lieu calme et chaleureux. Dans mon enfance, j'avais un livre que j'ai lu et relu, avec un village où tout le monde se connaît, comme une grande famille. J'aimais ce livre, parce que c'était comme chez nous. Mais cette chaleur dans la cuisine est parfois entourée du froid, de l'incompréhension des choses.

Tu évoques ton enfance. *Frères* est sans doute ton récit le plus autobiographique.

Il y est question de sept frères ensemble. Et il y a aussi un père, une grand-mère et une mère. Bien sûr, c'est ma famille, je ne peux pas le cacher. Ils n'ont pas de nom, les choses que je raconte sont vraies, mais c'est de la littérature. J'ai rassemblé des souvenirs, j'ai changé les lieux parfois pour que ce soit plus beau, plus intéressant. Il y a des niveaux dans l'histoire. Si on ne le voit pas c'est bien, si on le voit c'est très bien aussi.

Ce sont quarante-deux récits très courts, qui ont d'ailleurs d'abord été publiés dans un journal.

Oui, la moitié a été publiée dans un magazine culturel pour adulte. J'ai adoré ça, parce que je n'ai jamais pensé écrire pour les adultes. J'ai pris la voie (voix ?) que je voulais, simplement. La dif-

férence entre littérature pour adulte et pour la jeunesse, c'est qu'il n'y en a pas ! J'écris ce que je veux écrire. Ce livre a été mis en scène au théâtre et dans la salle, je voyais des enfants de dix ans, des dames de quarante et des hommes de quatre-vingts : tout le monde prend quelque chose de différent dans les histoires.

Tu disais que vingt histoires parmi les quarante-deux ont été publiées avant, mais quand c'est sorti sous forme de livre, as-tu repris l'ordre, la construction ? Parce qu'il y a un vrai cheminement.

Je ne voulais pas que ce soit un recueil d'histoires, mais que l'on suive un an de notre vie. Que ça commence en janvier et que ça finisse en décembre. J'ai mêlé plusieurs années ensemble, mais on peut ressentir les différentes saisons. Et j'aime bien cette idée.

Il y a beaucoup d'implicite dans ton écriture, qui est très dense, il faut ralentir sa lecture pour être sûr de tout entendre et de tout lire entre les lignes. René Char dit : « La poésie c'est la parole du plus haut silence... »

Ce n'est pas une chose que je cherche. Je ne cherche pas le silence, je ne cherche pas les choses entre les lignes. Quand j'entre ici ou ailleurs, je n'ai jamais la chance de tout voir, parce que je n'en ai pas le temps. Quand on rencontre quelqu'un, ce que l'on voit, c'est la couleur, certaines plus vives que d'autres, on sent s'il fait chaud ou froid, on ne voit que des petites choses. Je ne peux pas entrer et avoir le temps de tout décrire ! Si je décris tout, ce n'est pas la réalité, parce qu'il faut du temps pour entrer dans une vérité. Ne pas tout dire, mais seulement ce que l'on voit à l'instant, ça, c'est la réalité. C'est plus difficile pour le lecteur, qui doit

penser, qui doit imaginer, mais pour moi, il s'agit bien de cela, à lui d'imaginer ce que quelqu'un porte comme vêtements. Parce que la hauteur de sa voix, le rythme de sa voix imposent les vêtements qu'il porte. J'écris aussi que mes personnages disent et non pas qu'ils crient, par exemple. Parce que crier, on ne le fait pas souvent. Je cherche les mots les plus simples pour construire une vérité qui est vraiment vraie. Je tricote : j'ai l'image du pull-over que je veux faire. Je commence et quand je fais des erreurs, je recommence encore et encore, jusqu'à ce que le pull-over soit exactement comme je le veux. C'est une image un peu stupide, mais c'est vraiment comme ça. Parfois, je ne sais pas quel pull-over je vais tricoter. Ça peut commencer avec une vision que j'ai de gens qui sont ensemble, qui se disent des choses, ou qui se taisent, et je sais d'un seul coup que c'est le début de l'histoire. Du moment que je le sais, j'y entre comme une caméra qui voit tout, j'entre dans les gens, je les aime, je les déteste, je suis mon histoire, et tout va bien puisque je suis l'écrivain. Quand je deviens le lecteur, c'est plus compliqué. Je dois toujours rester l'auteur et créer l'histoire comme je la veux, moi, et pas comme mon lecteur la veut. Je dois le laisser à part. ●

1. Querido est une maison d'édition basée à Amsterdam. Fondée en 1933, elle est connue pour avoir publié en allemand bon nombre d'auteurs interdits par les nazis.
2. Danielle Dastugue a fondé les éditions du Rouergue en 1986 à Rodez. Elle y a fait venir Olivier Douzou (albums) et Sylvie Gracia (romans).
3. Bart Moeyaert est traducteur du français, de l'anglais et de l'allemand vers le néerlandais.
4. Jürg Schubiger, 1936-2014, auteur suisse allemand pour la jeunesse, poète, philosophe et psychothérapeute.